MADAGASCAR.

Du télégraphe de Marseille.

Le paquebot *Oxus*, apportant le courrier de Madagascar et de la côte occidentale d'Afrique, est arrivé dernièrement avec 124 passagers de la guerre et de la marine, dont 6 alités, 70 convalescents et 40 matelots du *Pourvoyeur*, libérés.

Parmi les passagers civils, au nombre de 52, se trouvent MM. Pardy, Meck, docteur Parte et Mlle Stuart, explorateurs anglais venant du Cap et du Transvaal.

Trois soldats sont décédés dans la mer Rouge.

L'*Oxus* a rapatrié à Djibouti 300 coolies somalis qui n'ont pu supporter le climat de Tamatave.

Le retour de Russie du président de la République en France a été fêté avec enthousiasme par les passagers qui ont appris cette heureuse nouvelle à Port-Saïd; le commandant a fait mettre le grand pavois et une double ration a été accordée aux matelots et aux passagers militaires.

Les nouvelles de Madagascar sont bonnes. Le câble de Moçambique à Majunga est relié à Tananarive, et les communications sont désormais faciles entre la nouvelle colonie et la métropole.

Les escarmouches deviennent de plus en plus rares; le commerce reprend son activité et les soldats disent qu'ils se trouvent on ne peut mieux comme installation et nourriture; ils ajoutent que le général Galliéni cherche à améliorer leur situation autant que possible.

Les lettres distribuées l'autre matin à Marseille disent que le ravitaillement de l'Imerina est toujours trés pénible, et que le général Galliéni a dû prendre des mesures énergiques pour remédier à une situation qui restera alarmante jusqu'à la récolte prochaine.

Voici, au point de vue militaire, les incidents qui ont été signalés :

Dans le Nord, les bandes rebelles de la région de Mandritsara sont complètement dispersées. Le lieutenant Boucabeille a pu se rendre, avec une faible escorte, de Tananarive à Diego-Suarez, par la ligne des crêtes, pour étudier la route centrale de l'île.

A l'ouest, la pénétration continue dans de bonnes conditions, malgré quelques incidents peu importants provoqués par de petits groupes de Sakalaves pillards attaquant les convois isolés.

A Tullear, la situation est meilleure, grâce à l'énergie du résident Estèbe et à l'arrivée de 80 hommes de troupes mis à la disposition du résident.

A Fort-Dauphin, l'anarchie continue; la compagnie de la légion destinée à occuper cette région s'est embarquée à Tamatave le 28 août. L'officier qui la commande y exercera les pouvoirs militaires et civils en remplacement du résident Lemaire appelé à Fénérife pour diriger la nouvelle province créé au nord de Tamatave.

La région de Tsivori est occupé par une compagnie de tirailleurs malgaches.

Arton à la Conciergerie.

Il paraît, que Mazas se dépeuple, que nombre de ses cellules sont sans locataires. Il en est ainsi, dit-on, depuis qu'on a renoncé à maintenir en détention préventive les individus inculpés seulement pour de menus délits.

La vérité, c'est que Mazas est une prison vieux jeu, morne et renfrognée, où rien n'est fait pour rendre la vie un peu agréable aux pensionnaires.

La Conciergerie, à la bonne heure! La voilà bien la vraie prison moderne! On ne s'y embête pas — et c'est assurément l'avis d'Arton, qui, pour l'instant, y mène une bien douce existence. Jugez plutôt par ces quelques détails :

Le matin, mollement étendu sur une chaise longue, il lit ses journaux que fidèlement lui apporte un gardien faisant auprès de lui office de valet de chambre. La table aussi est bonne, à telles enseignes que, l'autre jour, Arton—le pauvre homme!— s'est flanqué une indigestion de gibier.

Enfin, l'invraisemblable prisonnier change trois fois de toilette par jour : petit complet de flanelle le matin, jaquette du bon faiseur l'après-midi, très correcte redingote dès les six heures.

Qqelle est le fleuriste du voisinage qui lui fournit sa quotidienne boutonnière? Il n'y a que cela qu'on oublie de nous dire.

Une cause célèbre.

Il y a eu vingt ans le 19 du mois dernier que la cour d'assises de Londres prononçait une quadruple condamnation capitale. Le jury venait de déclarer coupables de meurtre prémédité par empoisonnement les frères Patrick et Louis Santon, Mme Santon, femme du premier, et miss Alice Rhodes, leur sœur et belle-sœur. Ils étaient convaincus d'avoir donné la mort à Harriett Santon, femme de Louis, pour s'approprier son héritage.

Comme la plupart de ces affaires d'empoisonnement, où se produisent des expertises médicales contradictoires, l'affaire Santon avait passionné et divisé l'opinion. Même après le verdict, le procès fut discuté et pour ainsi dire revisé dans la presse, tandis qu'un pétitionnement s'organisait en faveur des condamnés. Le secrétaire d'Etat pour l'intérieur et le chancelier de l'Echiquier— c'étaient alors M. R.-A. Cross et sir S. Northcote— s'offrirent à appuyer les pétitionnaires après une entrevue qu'ils eurent avec le célèbre avocat, sir Edward Clarke, qui avait conduit la défense. Ils semblaient admettre cette théorie, vainement invoquée en faveur des accusés, qu'Harriett Santon avait succombé non à un empoisonnement, mais aux suites d'une méningite, théorie soutenue à l'audience par des médecins de la plus haute autorité. Grâce à leurs instances, la reine interdit l'exécution de la sentence. Alice Rhodes reçut immédiatement grâce pleine et entière et sortit de prison. Les trois autres condamnés virent leur peine commuée en celle des travaux forcés à perpétuité.

Moins de dix ans après la femme Patrick Santon, bénéficiait d'une mesure de grâce, et, son mari étant décédé au bagne de Portland quatorze ans après l'arrêt, il ne resta plus en prison que Louis Santon, le veuf de la pseudo-victime.

Ce héros de cour d'assises a été remis en liberté.

Depuis vingt ans qu'il vivait parmi des forçats il n'a cessé de protester de son innocence, et il s'est distingué dans toutes les prisons où il a passé par une conduite exemplaire. Les gouverneurs des établissements pénitentiaires de Millbank, de Woking, de Wormwood-Scrubbs et de Chatham ont tous appuyé la pétition que l'infatigable sir Edward Charke vient de faire triompher. La vie du bagne semble n'avoir exercé aucune influence nuisible sur le physique et le moral du condamné. Anémié et nerveux au moment de son procès, il est aujourd'hui calme, robuste, sain, et il a engraissé. Durant cette détention de vingt années il n'a pas encouru une seule peine disciplinaire.

Un grand nombre d'amis connus ou inconnus se sont rendus à Chatham pour l'attendre à sa sortie de prison et, pénétré de son innocence, se disputeront le soin de lui procurer au plutôt des moyens d'existence. Une collecte organisée à son profit a déjà produit près de deux mille francs, ce qui lui permettra d'attendre et même de choisir. Mais quel que soit le zèle de ses protecteurs, la loi anglaise ne lui permet d'espérer ni justification ni réhabilitation.

Années de l'importation de la fièvre jaune à la Nouvelle-Orléans.

(Suite.)

1822—Importée de Pensacole, par la voie des Passes et par celle du lac, notamment : «Vers le 21 août, arrivèrent de Pensacole, à la Nouvelle-Orléans, par le Bayou St-Jean, deux sloops, l'Ann et l'Eliza, tous deux encombrés de passagers, qui fuyaient l'épidémie. Quelques passagers, déjà malades au moment de l'embarquement, d'autres atteints en route, moururent de la fièvre jaune avant l'arrivée de ces navires. La plupart de ceux qui parvinrent au port se dispersèrent dans les divers quartiers de la ville, mais ils ne tardèrent pas à succomber aussi. Les premiers cas qui se montrèrent parmi les citoyens de la Nouvelle-Orléans, eurent lieu à la suite de communications avec les passagers. (Lettre de P. Alba; Rapp. du Bureau de Santé de la N. Orléans à la Législature, 15 janv. 1823).

Il appert également d'un rapport d'un officier de santé, qu'il arriva à la quarantaine pendant l'été un nombre considérable de navires infectés; et, qu'à l'aide de moyens mis à sa disposition il n'était pas toujours en son pouvoir de s'opposer aux communications avec les navires infectés, non plus que d'empêcher les passagers et les marins de quitter leurs navires et de se rendre à la ville; et, de plus, qu'on laissa entrer dans le port une quantité de navires, sans avoir pris à leur égard les précautions nécessaires. Aussi, est-ce au Bureau, ajoute le rapport, qu'il appartient de décider quel rôle ont dû jouer ces navires, dans la production et dans le développement de l'affreuse épidémie qui désola la ville. (Rapp. du Dr Forsyth, officier de santé, au Bureau de Santé, 31 déc. 1822)

1823—Au mois de juillet apparurent d'abord, dans le port, quelques cas de fièvre jaune; au mois d'août, celle-ci avait envahi la ville et y régnait épidémiquement.

1824—Importée par les bateaux à vapeur qui recevaient l'infection des navires qu'ils touaient et la transmettaient à leur tour à la ville. Les premiers cas qui eurent lieu éclatèrent sur ces remorqueurs. (V. les pièces relatives à l'introduction de la fièvre jaune à la Nouvelle-Orléans en 1824).

1825—

1829—

1831—

1832—

1833—

1837—Les premiers cas eurent lieu à bord des navires venant des Indes occidentales.

1839—Importée de la Havane. Il est démontré que les premiers cas se manifestèrent à bord des navires venant de la Havane. Pendant quelque temps, la maladie se concentra dans le port. Vers la mi-août, elle se répandit épidémiquement dans la ville.

1841—Importée de la Havane. On se souvient encore dans cette ville que les premiers cas se déclarèrent à bord du ———, venant des Antilles, et que la maladie régna pendant quelque temps dans le port, avant de devenir épidémique dans la ville.

1842—Les premiers cas de fièvre jaune se déclarèrent dans le port parmi les navires venant des Antilles et du Mexique. Elle y régna pendant quelque temps avant de se propager dans la ville.

1843—Tous les premiers cas qu'on observa, se déclarèrent chez des personnes récemment arrivées par des navires venant de la Havane, de Vera-Cruz, etc. Ceux qui furent à même de les constater, ne doutent pas de leur oirgine étrangère. La maladie devint épidémique au commencement de septembre.

FIEVRE JAUNE.

Epidémie de 1853.

Précis Historique de la Fièvre jaune.

PAR LE DR CHARLES DELÉRY.

—Suite—

4. Comme le prouve un rapport authentique sur son introduction dans les Indes Occidentales après l'établissement des Européens dans ces contrées. Voici un extrait du rapport topographique et physique de l'île de St-Domingue (vol. 1, p. 700), de Moreau St-Méry, historien intègre et plein de candeur. "En 1690, une révolution sanglante éclata dans l'empire de Siam. Les Français établis dans ce pays s'embarquèrent pour la France à bord de "l'Oriflamme," commandé par M. Lestrilles, et de deux autres vaisseaux de la Compagnie des Indes, la "Laure" et le "St-Nicholas". Pendant leur trajet vers la France, le gros temps les contraignit de s'arrêter à Fort-Royal de la Martinique. Il portèrent avec eux une fièvre pestilentielle, dont moururent M. Lestrilles et une grande partie de l'équipage, et qui, se répandant dans la ville de Fort-Royal, enleva un grand nombre de ses habitants.

Le fléau se répandit également à bord de tous les navires du port, parmi lesquels se trouvaient deux vaisseaux de Pondichéry, et s'étendit au navire Mignon, ainsi qu'à une escadre de trois vaisseaux de guerre, commandée par M. Ducasse.

Une grande partie des équipages mourut de la maladie, vers juin 1691. L'escadre de M. Ducasse visita les îles Ste Croix et St Christophe, et y porta la fièvre.

La maladie, introduite de cette manière, se répandit dans toutes les villes des Indes Occidentales où, au rapport de notre historien, elle n'avait jamais existé, et continua à dévaster successivement la plupart des villes du continent américain et a été importée des Indes Occidentales, comme d'un foyer d'infection, à toutes les parties du monde qui entretiennent avec ces dernières des relations commerciales. C'est ainsi que nous la voyons éclater dans plusieurs ports de mer de l'Espagne et de la France qui ont de fréquentes relations commerciales avec les Indes Occidentales; c'est ainsi qu'aux Etats-Unis, elle fait souvent son apparition à Charleston, à Philadelphie et à New York, toutes villes qui font un commerce considérable avec ces îles.

Cette fièvre, en raison de son origine, reçut le nom de "mal de Siam". Les malades devenaient tous jaunes, particulièrement dans les cas qui se terminaient fatalement.

L'année 1792 ouvrit une nouvelle ère à l'histoire de la fièvre jaune sur notre continent. Elle prit alors un caractère plus malin que jamais, en raison de l'introduction d'une maladie à forme pestilentielle importée de Bulam, sur les côtes d'Afrique. Voici un extrait du compte-rendu que fait Chiselm de son introduction dans les Indes occidentales. "Le navire Hankey partit de l'Angleterre de conserve avec un autre navire, tous deux nolisés par la Compagnie de Sierra-Léon et chargés de marchandises et d'aventuriers, en vue d'un projet de colonisation à Bulam, vers le commencement d'avril 1792. Il y avait environ 200 personnes à bord du Hankey, ayant toutes joui d'une parfaite santé pendant la traversée. Mais après être restées quelques temps à Bulam, elles furent prises d'une fièvre maligne. Le capitaine Cox, s'apercevant que l'eau était malsaine à Bulam, dirigea son navire vers Bissac, où les Portugais ont des établissements ad hoc. Une douzaine d'hommes environ conduisaient le navire; la plupart d'entre eux n'avaient pas éprouvé la maladie, mais ils en furent atteint à bord à Sierra-Léon.

Neuf d'entre eux moururent avant le retour du Hankey à Bulam, et le reste, ainsi que le capitaine, tombèrent dans un état déplorable. Le projet de coloniser Bulam fut dès lors abondonné, et vu l'impossibilité d'obtenir de nouveaux matelots, le Hankey fut obligé de mettre en mer avec seulement quatre hommes d'équipage. Ce ne fut qu'avec grande difficulté qu'ils arrivèrent à St Yago où ils rencontrèrent heureusement deux vaisseaux de guerre, le Charon et le Scorpion. Le capitaine Todd, du Charon, leur porta avec beaucoup d'humanité tous les secours qu'il put, et en les quittant, céda quatre de ses hommes au Hankey qui, grâce à ce supplément, put mettre à la voile pour les Indes Occidentales. Trois jours après leur départ de St-Iago, les quatre matelots supplémentaires furent pris de la fièvre; deux d'entre eux moururent et les deux autres furent débarqués à Grenada au commencement de l'année 1793. La maladie se propagea aux équipages d'un grand nombre de navires, à commencer par ceux du Charon et du scipion à St-Iago, et se répandit bientôt dans les îles de la Jamaïque de St-Domingue, des Barbadies, de Dominiqué et d'Antigoa, et, en raison de la reprise de nos relations commerciales, favorisée par la fin de la révolution ainsi que par différents traités de paix et de commerce le fléau fut importé durant cette même année, à Charleston, à Philadelphie et à New-York, villes où il ne s'était pas montré depuis une période de trente ans. Depuis lors, il est importé presque annuellement des Indes Occidentales où du Mexique dans nos cités, suivant que l'immigration favorise son développement ou qu'une quarantaine bien entendue nous protège ou non contre son introduction.

A partir de cette époque, la dénomination de fièvre de Bulam, et finalement celle de fièvre jaune, fut substituée à l'ancienne dénomination de "*mal de Siam.*"

Il resulterait donc de la relation de Moreau de St-Méry que la fièvre jaune serait d'origine asiatique comme le choléra et qu'elle aurait été importée de l'Asie dans les Indes Occidentales par les Européens que la révolution avait forcés d'émigrer de l'Empire de Siam. C'était aussi la croyance populaire du temps, comme le prouve évidemment la dénomination de *mal de Siam*, primitivement donnée à cette affreuse maladie. Ces événements s'accomplissaient en 1680. Mais voici qu'en 1792, c'est-à-dire 112 ans plus tard, le même fléau, empreint toutefois d'un caractère bien plus grave, est importé aux Indes Occidentales de l'Afrique par deux navires partis d'Angleterre pour aller établir une colonie à Bulam, de sorte que les Indes Occidentales devinrent comme l'entrepôt de cette peste, qui de là se répand, à de certains intervalles, dans presque tous les ports qui entretiennent avec elles des relations commerciales. A-t-elle été importée d'Asie en Afrique; est-elle plutôt endémique dans ces deux pays? C'est là ce qui je ne puis établir par les documents que j'ai devant les yeux. Il serait aussi très intéressant de savoir si elle était connue dans l'empire de Siam antérieurement à l'époque dont parle Moreau de St-Méry, c'est-à-dire avant 1690.

D'après Vinet, elle fit sa première apparition aux Barbades en 1647. Ligon qui rapporte le même fait, nous apprend que les habitants de l'île, ainsi que les marins, en furent si rudement éprouvés, qu'en moins d'un mois après l'apparition du fléau, les vivants ne suffisaient plus à enterrer les morts. En parlant de l'année suivante, 1648, du Tertre dit: "Cette peste, inconnue dans ces îles jusqu'au moment où les Français vinrent s'y établir, y fut introduite par quelques navires. Elle commença à St-Christophe, et dans le cours de dix huit mois elle enleva le tiers des habitants." Rochefort qui écrivait dix ans après, fait la remarque "que cette peste était jusqu'alors inconnue dans les Indes Occidentales, aussi bien qu'en Chine, et dans quelques autres contrées orientales.

Interview d'un astronome sur le temps.

Fera-t-il beau, fera-t-il laid!
C'est un problème difficile!
Chacun prédit ce qu'il lui plaît:
Tant mieux si l'on met dans le mille!

C'est tant mieux si c'est ce qu'il faut,
C'est tant pis si c'est une gaffe:
Vous avez bien qu'avec la haut
Nous n'avons pas le télégraphe!

Il faut du nez, il faut du flair,
Et puis du coup d'œil en partage
Puisqu'on doit au premier éclair
Prévoir qu'il va faire un orage!

L'eau s'annonce en apercevant
Quelques gouttes simultanées,
Et l'on peut prédire du vent
Lorsque tombent les cheminées.

Mais où notre art s'est rattrapé,
C'est que depuis Adam qu'il veille,
Pas un jour il ne s'est trompé
Sur le temps qu'il a fait la veille!

Médaille commémorative.

A l'occasion de l'anniversaire de l'arrivée des souverains russes à Cherbourg, le 5 octobre 1896, le ministre de la marine, au nom de la flotte française, a offert à S. M. Nicolas II une médaille commémorative, œuvre du graveur Vernon, qu'on a pu voir à la Monnaie où elle subit en ce moment les recuits préliminaires de la frappe.

Du module de soixante-dix millimètres, cette médaille présente sur le côté face une Gallia de profil qui tend les bras vers un navire franchissant à l'horizon la digue de Cherbourg. A côté d'elle, un petit génie hisse à un mat de pavillon le drapeau à l'aigle impériale du Tsar. On lit cette simple date: *Cherbourg, 5 octobre* 1896.

Au revers, un tertre portant une ancre, un canon de marine, une pile d'obus, et sur lequel flottent accouplés les deux drapeaux de France et de Russie; puis l'horizon, s'étendant à la ville et à la rade de Cherbourg, avec le port du commerce, la jetée et la digue. Au-dessus, cette inscription:

GALLIA
RUSSORUM
IMPERATORI ET CLASSI
HOSPITIBUS
AMICISSIMIS
SALUTEM

Il suffit d'avoir nommé Vernon, l'auteur de cette médaille, pour dire ce que vaut l'œuvre, quelles sont sa finesse et sa beauté.

Le Rénovateur des Cheveux de Hall change les cheveux gris en noir, guérit la teigne et toute les humeurs du cuir chevelu. Délicieux cosmétique

Bureau de Santé.

Bulletins officiels publiés tous les jours par le Bureau de santé, au cours de l'épidémie de fièvre jaune qui sévit à la Nouvelle-Orléans en 1878:

Date.	Nouveaux cas	Décès.
21 Juillet	—	7
22 "	—	1
23 "	—	2
24 "	2	1
25 "	2	2
26 "	13	5
27 "	18	3
28 "	5	7
29 "	21	5
30 "	24	1
31 "	31	5
1er Août.	24	7
2 "	36	7
3 "	38	7
4 "	20	11
5 "	28	12
6 "	35	5
7 "	37	7
8 "	24	11
9 "	44	12
10 "	25	8
11 "	22	14
12 "	31	12
13 "	43	21
14 "	134	20
15 "	98	17
16 "	108	29
17 "	73	27
18 "	115	47
19 "	129	42
20 "	136	41
21 "	107	40
22 "	88	58
23 "	123	40
24 "	193	42
25 "	163	33
26 "	125	44
27 "	194	49
28 "	230	57
29 "	140	49
30 "	169	59
31 "	224	48
1er Sep.	260	88
2 "	209	88
3 "	327	83
4 "	212	72
5 "	201	86
6 "	289	61
7 "	232	77
8 "	226	81
9 "	144	87
10 "	230	80
11 "	253	90
12 "	212	57
13 "	228	58
14 "	209	59
15 "	149	59
16 "	108	72
17 "	223	62
18 "	252	68
19 "	195	55
20 "	165	109
21 "	105	62
22 "	195	40
23 "	134	44
24 "	139	58
25 "	100	36
26 "	129	44
27 "	122	51
28 "	159	55
29 "	264	52
30 "	100	35
1er Oct.	221	54
2 "	186	56
3 "	111	51
4 "	305	54
5 "	283	52
6 "	125	59
7 "	84	41
8 "	149	49
9 "	143	42
10 "	113	48
11 "	164	49
12 "	203	40
13 "	128	50
14 "	183	29
15 "	135	30
16 "	110	26
17 "	128	24
18 "	89	36
19 "	55	25
20 "	44	29
21 "	31	44
22 "	114	42
23 "	173	19
24 "	69	16
25 "	124	18
26 "	63	21
27 "	74	22
28 "	21	23
29 "	53	10
30 "	34	13
31 "	47	13
1er Nov.	80	8
2 "	3	8
3 "	47	9
4 "	31	4
5 "	54	9
6 "	21	5
7 "	—	3
8 "	—	2
9 "	—	4
10 "	—	1
11 "	—	—
12 "	—	2
13 "	—	—
14 "	—	4
Totaux.....	13,817	3,988

MOTS DE LA FIN.

Une définition de la neige:
Du velours... frappé

Fragment de dialogue mondain:

—Croiriez-vous que cette vieille folle de baronne de B...se donne vingt-neuf ans?

—Elle n'a pourtant pas besoin de se les donner, puisqu'elle les a déjà deux fois!

Balandard a épousé une veuve qui le rase impitoyblement.

—Mon premier mari...

—Eh! votre premier mari.. Vous m'agacez, à la fin. Toujours me parler de lui!

—Préféreriez-vous que nous causions de mon troisième?

es à moi; qu'importe le reste!

Oublie donc ta mère, ta famille, ton Dieu et ne songe qu'à moi, ton épouse, ta maîtresse, ton amante!

Et, pressant contre son sein la tête de Gaston, de ses lèvres frémissantes elle le mordit de baisers passionnés.

Pendant dix jours, Gaston de Lachesnaye vécut dans une sorte d'enchantement continu.

Autant, durant leurs fiançailles, l'Anglaise s'était-elle montrée réservée et pleine de retenue, autant aujourd'hui se laissait-elle aller à la fougue d'un tempérament de feu.

Ce n'était pas une épouse qui, ardemment éprise, prodigue les témoignages d'un amour permis.

C'était une courtisane consommée, profondément initiée à la science de la passion, sachant provoquer, irriter exalter les sens de son mari, puis le jeter dans un délire d'affolantes jouissances.

Elle ne s'était pas vantée en promettant des ivresses inconnues.

Et jamais l'ennui la lassitude, ni la satiété ne vinsaient succéder à ces transports amoureux.

Au sortir de ces nuits enfiévrées, les nouveaux mariés allaient flâner dans le parc.

Et c'étaient alors des causeries interrompues de baisers, des lectures faites en commun.

Elle lisait des vers de Shelley, des poésies de Swinburne.

Lui répétait les strophes enflammées d'Alfred de Musset ou les sonnets de Ronsard.

Nulle visite ne venait les déranger dans leur solitude nuptiale.

Ils pouvaient réellement se croire transportés en un monde idéal, inaccessible aux profanes et que seule remplissait l'immensité de leur bonheur.

Pourtant l'attitude de la nouvelle marquise ne laissait pas quelquefois de surprendre Gaston.

Elle se montrait trop souvent jalouse, despotique, d'humeur inégale, presque fantasque....

Quand parfois son mari se montrait expansif et gai, elle lui reprochait une légèreté qui, disait-elle, lui paraissait incompatible avec la profondeur de la passion.

D'autres fois, s'il demeurait silencieux, elle l'interrogeait avec insistance, l'accusait de vouloir dissimuler ses pensées.

Mais c'était surtout quand il recevait des lettres qu'elle semblait en proie à une inexplicable agitation.

Elle exigeait qu'il les lui montrât, et si Gaston faisait mine de résister, s'emportait et faisait des scènes de jalousie jusqu'à ce que, de guerre lasse, il cédât à ses caprices.

Le courrier d'ailleurs, était sans grande importance.

Gaston, en congé régulier, ne recevait aucune missive du ministère.

Et quant à sa famille, elle ignorait l'adresse du jeune homme.

Dans les moments d'effusion, la nouvelle marquise s'assombrissait soudain, devenait farouche, glaciale, presque dure, prononçait d'incompréhensibles paroles.

—Tu m'aimes, tu le dis, j'ai besoin de le croire! Et pourtant, dis-moi, ton amour saurait-il supporter certaines secousses, résisterait-il à d'atroces, d'horribles découvertes? demanda-t-elle un jour.

—Pourquoi cette question, ma Gladys? répliqua Gaston avec tristesse. Ne sommes-nous pas désormais unis, une seule âme, une seule volonté, portant un seul nom?

—Alors, murmura-t elle, en plongeant son regard dans celui de son mari, alors si un jour tu me découvrais....

Brusquement elle s'interrompit et détourna la tête.

—Quoi donc? achève, tu m'inquiètes, fit Gaston en riant; que pourrais-je te découvrir?

—Un affreux....défaut! fit-elle avec un visible effort.

—Quel défaut? la jalousie? Ah! oui, je te sais jalouse et j'en souffre pour toi-même!

Mais qu'importe, souviens-toi de ce que ton père a dit le jour de....

—Oh! de grâce! interrompit-elle en frappant du pied avec colère, ne parlons pas de lui!

Que vient faire le nom de mon père dans nos conversations?

—Je voulais te rappeler qu'il nous a déclarés liés à la vie et à la mort!

—A la vie et à la mort! répéta-t-elle lentement et avec un étrange accent.

Oui, mais cet amour irait-il jusqu'au crime?

—Au crime! exclama Gaston; quel mot tragique! Méditerais-tu un meurtre par jalousie?

—C'est que, murmura-t-elle entre ses dents serrées, un amour comme le nôtre engendre parfois le crime.

Puis, s'apercevant de l'étonnement peint sur le visage de Gaston, elle reprit avec un sourire forcé:

—Je te scandalise; mais, vois-tu, si tu allais en aimer une autre, je serais capable de te tuer et de me tuer après.

Un soir qu'il pleuvait, les nouveaux mariés étaient restés dans leur petit salon.

On avait fermé les rideaux, allumé les bougies des girandoles, posé des bouquets de roses sur les étagères et les consoles.

Et ces fleurs, ces lumières, ces meubles de luxe, ces parfums, tous ces détails d'une vie élégante et facile faisaient de cette chambre un cadre de somptueux bien-être et d'intimité chaude qui contrastaient avec les hurlements de l'orage battant et fouettant les vitires.

Glays, ce soir-là, était d'une eauté provocante. Elle était habillée d'une robe intérieur de surah crème au corsage largement ouvert, drapé d'un fouillis de dentelles d'où émergeait son cou lisse et arrondi.

Les teintes adoucies de cette toilette faisaient valoir la finesse de ses traits, rehaussaient l'éclat de ses yeux.

Elle était dans ce que Gaston appelait ses bons moments, et la journée s'était écoulée sans querelles ni bouderies.

Après une conversation un peu languissante, l'Anglaise se mit au piano et commença à chanter.

Gaston s'assit auprès d'elle, et les yeux rivés sur elle se laissa absorber par la double fascination de cette beauté qui enflammait ses sens, et le timbre de cette voix aux modulations caressantes que traversaient des élans de passion.

Elle chanta plusieurs romances françaises, italiennes et allemandes.

—Chérie, demanda Gaston quand elle eut achevé une ballade irlandaise, je voudrais entendre cette plaintive berceuse que tu m'as chantée le jour où tu es venue chez moi après notre course à Saint-Germain.

L'Anglaise eut un soubresaut. A la lueur de la lampe coiffée d'un abat-jour rose, Gaston aperçut une subite pâleur s'étendre sur les traits de sa femme.

Cependant, elle fit un violent effort pour paraître indifférente.

—De quelle berceuse parles-tu? demanda-t-elle avec une sorte de nonchalance étudiée.

—Mais tu sais bien, mignonne; celle dont le refrain est: "Dors, bien aimé, dors!"

—Je ne sais ce que tu veux dire, répliqua-t-elle sèchement.

—Voyons, interroge ta mémoire! Je m'étais assoupi, et tu me berçais de de cette mélodie mélancolique....

—Une mélodie qui t'a endormi, interrompit-elle ironiquement.

Sais-tu, ajouta-t-elle aggressive, je te trouve peu poli de me rappeler que ma voix t'a fait dormir!

—Gladys! s'écria le jeune homme très froissé.

Alors, comme subitement revenue à elle, l'Anglaise quitta vivement le piano.

Elle vint s'asseoir sur les genoux de son mari et convulsivement appuya sa tête sur l'épaule de Gaston.

—Pardonne-moi, pardonne-moi, murmura-t-elle, mais si tu m'aimes ne me parle jamais de cette maudite berceuse, jamais, jamais! entends-tu, mon Gaston! A quoi bon rappeler le passé?

Oublions-le, ne pensons qu'aux délices de l'heure présente, à notre amour, à notre bonheur.

Dis-moi que tu m'aimes! répète-le! embrasse-moi encore, encore!

Oh! que ne puis-je mourir ainsi! serrée dans tes bras, avec tes lèvres collées sur les miennes!

Ces inexplicables susceptibilités de caractère, des alternances d'ironie et de tendresse, ce mélange de passion et de froideur, d'arrogance et d'humilité, stupéfiaient et troublaient le jeune homme, lui causaient même de vagues appréhensions, mais ne pouvaient amoindrir l'ascendant qu'exerçait sur lui cette singulière créature.

D'une parole, d'un sourire, elle savait d'ailleurs dissiper les inquiétudes de Gaston et le ramener à ses pieds.

Et dix jours s'écoulèrent ainsi, rapides comme un rêve, longs pourtant comme l'éternité, vibrants de passion, lumineux de bonheur, rayonnants d'espérance.

Un matin, ils se tenaient sur la pelouse.

Allongé sur l'herbe, Gaston lisait à haute voix un livre de poésies.

A continuer.

Mrs. Winslow's Soothing Syrup
Has been used for over FIFTY YEARS by MILLIONS of MOTHERS for their CHILDREN WHILE TEETHING, with PERFECT SUCCESS. It SOOTHES the CHILD, SOFTENS the GUMS, ALLAYS all PAIN; CURES WIND COLIC, and is the best remedy for DIARRHŒA. Sold by Druggists in every part of the world. Be sure and ask for "Mrs. Winslow's Soothing Syrup," and take no other kind. Twenty-five cents a bottle.